

Marinette Matthey
Grenoble



Hans Weber sous la loupe

Eloge du mélange

Les chroniques de Hans Weber ont presque toujours cette particularité d'être en plusieurs langues. Allemand, français, mais aussi anglais (langue nationale supraterritoriale de fait) et un peu moins l'italien. J'y ai même trouvé du dialecte alémanique, extrait d'une *Berndeutsche Novelle* de l'écrivain bernois Von Tavel (1903). «*Hesch gseh, wi-n-er der Chifu gsteut het, wo mer brüelet hei?*»... et bien sûr des mots en grec, en latin, mais aussi en breton, en romanche, en turc, en russe, en arabe... j'arrête là l'énumération des langues dont Hans Weber nous a parlé dans ses chroniques, car elle serait fastidieuse. Mais je retiens une chose: Hans Weber se joue de (et joue avec) la diversité linguistique, semblant faire un pied de nez à tous ceux qui voient dans Babel une malédiction. Mais il ne mélange jamais les langues. Ses textes en convoquent plusieurs, mais toujours une à la fois. On passe de l'allemand au français, du français à l'anglais, etc. M. Weber semble s'adresser à des personnes qui ont le profil linguistique idéal du Suisse européen: il ou elle parle la langue de son voisin ainsi que la grande langue internationale du business et de la science, et réussit à comprendre des langues qu'il ou elle n'a pas apprises formellement, en vertu de l'intercompréhension entre langues proches (les italophones et les francophones sont en fait des locuteurs du latin moderne, réputé «langue morte» bien à tort, si l'on en croit Saussure¹).

Hans Weber n'a jamais fait de chronique portant explicitement sur ce phénomène linguistique bien attesté qu'est le mélange des langues. C'est pourquoi je me fais un plaisir de lui offrir trois échantillons de minestrone linguistique, extraits de ma très sérieuse collection d'écrivains mélangeurs.

Du babeylisme...

Pour commencer, un extrait bien connu du journal de Stendhal:

11 août 1811. I come there with presque no love; ritornando diesen Abend io mi trovo riamante. Io sono stato very merry and altamente digne, j'ai refusé of dining mardi at mother's. She asked to me why je n'y étais pas allé vendredi. Parce qu'il a été à trois ou quatre spectacles. A quatre, sans sortir du même: I was at Brunet's, où l'on donnait quatre pièces.

Qualifié de sabir par les commentateurs qui s'interrogent sur sa fonction chez Stendhal, et sur le rapport aux langues d'Henri Beyle, ce mélange de langues est en même temps une petite fenêtre ouverte sur le répertoire linguistique de l'écrivain: la syntaxe est celle du français, même lorsque les mots sont italiens, allemand ou anglais; et ses compétences grammaticales en anglais sont assez partielles (*j'ai refusé of dining... she asked to me...*). Un tel mélange fait irrésistiblement penser au jour d'après la destruction de Babel, ce moment où les langues sont «confondues». Et Sartre propose le terme de «babeylisme» pour qualifier ce qu'on peut considérer comme un style, vu qu'il s'agit d'un écrivain. Notons au passage que la négation complète du français est conservée (*je n'y étais pas allé...*): Stendhal mélange les langues mais son français reste celui de l'écrit normé.

... au néo-babélien vernaculaire

Restons dans Babel, avec l'européen vernaculaire ou néo-babélien imaginé par Queneau dans *Les Fleurs Bleues*:

– Esqiouze euss, dit le campeur mâle, mà wie (*sic*) sind lost.

– Bon début, réplique Cidrolin.

- Capito? Egarristes... lostes.
- Triste sort.
- Campigne? Lontano? Euss... smarriti...
- Il cause bien, murmura Cidrolin, mais parle-t-il l'européen vernaculaire ou le néo-babélien?
- Ah, fit l'autre avec les signes manifestes d'une vive satisfaction. Vous ferchtééz l'iouropéen?
- Un poco, répondit Cidrolin; mais posez là votre barda, nobles étrangers, et prenez donc un glass avant de repartir.
- Ah, ah, capito: glass...
- Seraient-ils japonais? se demanda Cidrolin à mi-voix. Ils ont pourtant le cheveu blond. Des Aïnos peut-être.
- Et s'adressant au garçon:
- Ne seriez-vous pas aïno?
- I? No. Moi: petit ami de tout le monde.
- Je vois: pacifiste?
- Iawohl. Et ce glass?
- Perd pas le nord, l'Européen.

Le mélange est cette fois beaucoup plus poussé que chez Stendhal. On y reconnaît les principales langues européennes, mais les mots sont des combinaisons de lexique et de morphologie venant de langues différentes (anglais et espagnol pour *lost-es*; allemand et français pour *ferchtééz*; pseudo français et espagnol pour *egarristes-es*), et la forme *egarristes* semble avoir été inventée pour permettre le jeu de mot qui suit dans la réplique suivante, jeu de mot basé sur le célèbre principe du «marabout-bout de ficelle»:

E G A R R I S T E S T R I S T E S O R T

Mais le mélange ne s'arrête pas aux langues chez Queneau. Il est aussi orthographique (l'anglais écrit selon le système graphique du français) et concerne aussi les variétés de langues: une interrogative par inversion (réputée appartenir au registre élevé de la langue: *Ne seriez-vous pas aïno?*) côtoie un énoncé prototypique de la langue parlée (pronom sujet absent, négation simple, dislocation à droite: *Perd pas le nord, l'Européen*). Comme pour Stendhal, ce petit extrait nous dit

quelque chose du répertoire linguistique de Queneau: ses compétences en allemand semblent assez élémentaires et il commet manifestement une erreur (*wie* pour *wir*); en revanche, j'avoue avoir dû chercher dans le dictionnaire *smarriti*: impossible de deviner sur la base de mes connaissances lexicales en langues romanes la signification de cet adjectif («perdus»)...

Une poétique du mélange

Dernière trouvaille: un poème d'un écrivain français plurilingue, peut-être un peu moins connu, Valéry Larbaud (1881-1957). Il envoie ces quelques vers — dont vous trouvez une traduction en italien à la page suivante — comme carte de vœux à ses amis en 1932²:

rend la perception du paysage confuse pour l'habitué qui l'observe. Il y a ainsi un effet de miroir entre le thème du poème (la neige qui recouvre le territoire et le rend sinon étranger du moins différent que d'habitude) et sa forme (les différentes langues obligent à l'approximation, à la devinette). Comme on peut le lire dans l'ouvrage de Parizet mentionné dans la note 1 (Parizet, 2010: 134), il y a 11 langues dans ce poème, qui vont des langues centrales que sont l'italien, le français et l'allemand, aux langues plus périphériques, dans un balayage d'est en ouest de la Romania (portugais, espagnol, catalan, provençal et roumain), sans compter le latin ancestral qui semble planer sur le tout. Quelle excellente manière de redonner de l'opacité au langage, opacité qui permet de multiplier les interprétations possibles des vers de

La Neige

Chansos, vos poguetz ir por tot lo mon...

Un año más und iam eccoti mit uns again
 Pauvre et petit on the graves dos nossos amados édredon
 E pure piously tapándolos in their sleep
 Dal pallio glorioso da virgens und infants.
 With the mind's eye ti seguio sobre Ievropa estesa,
 On the vast Northern pianure dormida, nitida nix,
 Oder on lone Karpathian slopes donde, zapada,
 Nigrorum brazilor albo di sposa velo bist du.
 Doch in loco nullo more te colunt els meus pensaments
 Quam in Esquilion Monte, ove della nostra Roma
 Corona de plata eres,
 Dum alta iaces on the fields so dass kein Weg se ve,
 Y el alma, d'ici détachée, su camin finds no cêo.

Ici, l'entreprise est avant tout poétique et on est plus proche de Stendhal que de Queneau. Il me semble que ce poème a la particularité de faire sentir, à la lecture, les sensations qui apparaissent face à un paysage enneigé dans lequel les repères connus s'estompent. Les mots de toutes ces langues différentes confèrent au texte un aspect brouillardé pour le lecteur ou la lectrice qui n'est pas polyglotte accompli-e, comme le mauvais temps

ce poème, sans le rendre totalement inaccessible pour autant.

À nouveau, on pense à Babel au lendemain de la destruction de la tour, mais contrairement à ce que semble penser Dieu qui la démolit, le fait que les langues soient brouillées n'empêchent pas les humains de se comprendre, cela leur prend juste un peu plus de temps (mais rien ne nous empêche de penser que c'est justement ce que le dieu en question désirait). Nuançons

Nella traduzione, “la tavola” diventa semplicemente “*der Tisch*” e “*die Zeitung*” “il giornale”. Diventa però più difficile quando un essere o una cosa è nettamente maschile o femminile, come ad esempio nei racconti o nelle leggende.

Der Froschkönig muss natürlich männlich sein, aber in den romanischen Sprachen ist das Wort für “Frosch” weiblich... (la grenouille, la rana, etc.). Und die Verwandlung des Frosches in eine Kröte (le crapaud, il rospo, el sapo, etc.) ist auch nicht gerade elegant...

(*Curiosità linguistiche*, 3-4/2006)

le propos: il faut tout de même parler une langue indo-européenne pour pouvoir lire le système alphabétique latin, et connaître ne serait-ce qu’un peu le latin classique pour apprécier le texte (mais on peut penser que tous les amis de Larbaud sont des latinistes distingués, puisqu’à l’époque apprendre le latin faisait partie d’une formation classique, ce qui n’est plus le cas aujourd’hui!).

Bricoler pour comprendre et apprendre

Mélanger les langues sans les confondre est un savoir faire de polyglotte. Pas d’erreur: Hans Weber en est bien un! Mélanger les langues sans bien les connaître (à l’instar de Queneau) est un savoir-faire de bricoleur, mais au sens noble du terme, celui que l’on trouve chez Claude Lévi-Strauss⁴, qui rappelle le sens ancien de *bricoler*: il s’applique notamment au jeu de balle et de billard et il évoque un mouvement incident, celui de la balle qui rebondit («aller par-ci, par-là, en zig-zag» selon le Robert historique). A l’opposé du professionnel qui dispose des outils adéquats, «prévus pour», le bricoleur utilise tout ce qui lui tombe sous la main pour parvenir à ses fins. Pour Lévi-Strauss, la pensée mythique est un bricolage intellectuel qui témoigne de l’ingéniosité des humains pour penser le monde... Voilà qui nous renvoie à Babel!

Le mélange des langues manifeste concrètement l’utilisation tous azymuts d’un répertoire verbal constitué de «morceaux» plus ou moins longs de différentes langues, dont certains forment de grosses réserves, d’autres de plus petites, mais dans l’ensemble desquelles on trouvera à coup sûr quelque chose qui peut servir à s’exprimer et à s’entendre.

Même s’il ne mélange pas les langues, je pense que Hans Weber sera

d’accord avec moi pour affirmer que pour devenir polyglotte, mieux vaut être doué pour le bricolage!

Notes

¹ «Le français ne vient pas du latin, mais il est le latin, le latin qui <se trouve être parlé> à telle date <déterminée> et dans telles et telles limites géographiques déterminées. Chanter ne vient pas du latin du latin cantare, mais il est le latin cantare.» Cours de linguistique générale, édition critique de Rudolf Engler., Wiesbaden, Harrassowitz, 1967, Tome 2: Appendice, p. 6.

² Le poème est cité par Sylvie Parizet, in «*Babel*» *ordre ou chaos? Nouveaux enjeux du mythe dans les œuvres de la Modernité littéraire*. Grenoble, ELLUG, 2010.

³ Proposée par Andrea Valle: andrea.valle@unito.it, www.cirma.unito.it/andrea/materialiSemioMedia/3-slide.pdf, consulté le 23 janvier 2011.

⁴ *La Pensée sauvage*, Plon, Presses Pocket, 1993 (1962), p. 30.

Marinette Matthey

est professeure de sociolinguistique à l’Université de Grenoble (Stendhal LIDILEM). Elle a enseigné auparavant aux universités de Neuchâtel, Genève, Lausanne et Lyon 2. Ses travaux de recherche et son enseignement explorent différents domaines des sciences du langage, tels que l’apprentissage des langues, la sociolinguistique des contacts de langues, les représentations sociales des langues et du langage. Elle s’intéresse également aux aspects didactiques de l’enseignement du français.

Traduction en italien³: **La neve**

Canzoni, voi potete andare per tutto il mondo...

Ancora un anno ed eccoti già di nuovo con noi,
Povero piumino sulle tombe dei nostri cari,
Eppure coprendoli nel sonno
Col pallio glorioso delle vergini e degli infanti.
Con gli occhi della mente ti seguo sopra l’Europa distesa,
Sulla vasta pianura del Nord addormentata, neve splendente,
O sui pendii solitari dei Carpazi, dove tu sei, o neve,
Dei neri abeti, bianco velo di sposa.
Ma in nessun luogo i miei pensieri ti venerano di più
Quanto sul monte Esquilino dove tu sei della nostra Roma
Corona d’Argento,
Mentre alta giaci sui campi, nascondendo le strade
E l’animo, di qui staccatosi, trova il suo cammino nel cielo.